LITE

15 infirmités guérisons

il faut prévoir la régression et les séquelles, c'est-à-dire que toute une série de précautions sont à prendre pour coucher le malade de façon à ne pas le déformer.

Puis commence le lent cavaire de la rééducation, celui qu'avait gravi Roosevelt avec une patience et un entêtement infinis. La science a mis au point mille techniques. L'électro-diagnostic de stimulation, en excitant les muscles par des courants appropriés, permet de savoir exactement quel état de dé ou de régénérescence. L'électro-myographie, encore plus perfectionnée, permet de déceler le tout premiers signes de réinnervation.

Se retourner dans son lit, ramper, s'asseoir, marcher avec suspension au trolley, marcher avec appui sur les barres parallèles, marcher avec des tréteaux, avec deux cannes, avec une canne, sans canne, monter un trottoir, un escalier, etc., voilà les étapes de la rééducation, les paliers de souffrance et d'espoir du paralytique.

On lutte contre la paralysie par la radiothérapie, l'ionisation, les ondes courtes. Rien ne lasse les savants, qui obtiennent quelquefois des résultats trente ans après l'apparition du mal. Les troubles circulatoires sont combattus par la chaleur : dès le début par des compresses humides chaudes (méthode de Sister Kenny) ; ensuite par la diathermie, les massages, les révulsifs. La gymnastique sous l'eau associe la chaleur à la possibilité d'exercices rendus plus variés par l'absence de pesanteur.

L'orthopédie contribue à la bataille commune par une extraordinaire gamme d'appareils et de mécaniques. Même à chirurgie intervient : elle substitue à certains ligaments des gaines de soie, vivifie des muscles malades par des greffes de fragments sains, remplace des muscles par d'autres transplantés, etc.

Une piste : l'acide folique

Mais tout cela ne guérit pas **à coup sûr**. Les paralysies régressent spontanément encore plus souvent qu'elles ne cèdent aux thérapeutiques. On ne traite l'invasion que par le repos absolu et les enveloppements chauds et humides. Aucun traitement médical n'a encore vaincu la « polio ».

Ce n'est pourtant pas faute d'avoir cherché. Dès 1910, Netter et Levaditi ont trouvé dans le sérum du convalescent des anticorps neutralisant le virus. D'innombrables recherches sur l'immunité ont permis de tracer une courbe d'anticorps chez les enfants normaux, qui renforcerait l'idée d'une infection latente généralisée, et une courbe moindre chez les enfants poliomyélitiques. A son tour l'immunité générale due à l'infection latente serait différente de l'immunité particulière du système nerveux.

Des foules de vaccins ont été essayés. Ou le vaccin est « tué » et il n'arrive pas à créer un état de résistance durable, ou il contient un virus atténué, mais encore actif, et il est dangereux. Dernièrement, les « auto-vaccins » du professeur Acqua, en Italie, se sont montrés intéressants, sans avoir réussi encore à convaincre l'ensemble du monde médical.

Selon le professeur Lépine, les sérums ne donnent pas grand-chose. Deux sont couramment utilisés, celui de convalescent et celui de cheval, selon la méthode Pettit.

En chimiothérapie, les antibiotiques sont impuissants.

L'action directe sur le virus est pratiquement impossible, car lorsque éclate la maladie, l'infection est latente et le virus est déjà dans les cellules nerveuses. Le « phénosulfazole » ou « Darvisul », lancé aux U.S.A., a été un échec.

Certaines matières colorantes ont des affinités pour le système nerveux. On espère mettre au point des corps qui se combineraient avec le virus au sein même des cellules atteintes. Des résultats auraient même été enregistrés sur des souris. Le venin de la vipère « Daboia » semble avoir une action ; mais jusqu'ici tous les essais pour le rendre moins toxique ont échoué.

A la première Conférence internationale de la « polio », en juillet 1948 à New-York, en présence de deux mille savants, le professeur Bieter a ouvert une nouvelle voie. Un membre de la famille complexe des vitamines B, comprenant des substances curieuses appelées « Pitérines », qui jouerait un rôle dans le fonctionnement du système nerveux, a fait l'objet de longues recherches. C'est la pitérine 10. Selon Bieter, il est non seulement une vitamine anti-anémique de croissance, mais interviendrait dans les réactions chimiques à l'intérieur des cellules nerveuses (métabolisme) pour augmenter leurs moyens de défense. Une thérapeutique fondée sur l'acide folique rendrait les neurones plus résistantes au virus de la « polio ».

Finalement on ne sait que peu de choses sur la poliomyélite ; pourquoi s'étend-elle. Pourquoi la « limite d'âge » des victimes s'élève-t-elle ? Comment l'attrape-t-on ? Pourquoi apparaît-elle chez les uns et pas chez les autres ? Comment pénètre-t-elle du tube digestif au système nerveux ? Quelles sont exactement ses formes non poliomyélitiques ? Quelle est sa prophylaxie, son traitement ? Autant de secrets qui restent entiers.

Tout au plus peut-on dire qu'on a trouvé des virus, qu'on soupçonne certains modes de propagation, qu'on connaît quelques techniques d'amélioration des séquelles et qu'on tâtonne dans les traitements.

Louis DALMAS.

Prochain article :
LA FEMME FRIGIDE

Voir les articles précédents dans les numéros 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234 et 235 de France Dimanche.

FRANÇOISE GIROUD : CECIL SAINT-LAURENT (le père de Caroline chérie) c'est MICKEY qui veut devenir Balzac en écrivant comme Dumas

COMMENT imaginez-vous l'auteur de cette « Caroline chérie » qui a emprunté les traits charmants de Martine Carol pour démontrer cette semaine à l'écran qu'en période troublée un bon sein vaut mieux que deux laisse-passer ?

Grand, blond, blasé et fat, n'est-ce pas ?

Il est petit, brun, enthousiaste et simple, avec un visage pâlot de gosse qui éteint la lumière trop tard et qui s'endort avec *Aphrodite* sous son traversin.

Il a une tête de petit frère, celui qui oublie de prendre son calcium avant les repas, qui vous tape pour aller au cinéma et avec qui on a de merveilleux souvenirs de fous rires pendant les déjeuners de famille.

Bref, son vrai nom, Jacques Laurent, lui sied infiniment mieux que celui sous lequel il a atteint la renommée : Cecil Saint-Laurent.

Il a une fossette au milieu du menton. Il est amoureux de sa femme et il forme avec elle un couple très sympathique mais paradoxal.

C'est lui, le fils d'avocat, et c'est elle qui est licenciée en droit. C'est lui l'auteur célèbre et c'est elle qui est éditée à la N.R.F., sous le nom de Claude Martin, le sien.

C'est lui qui gagne de l'argent mais c'est dans son tout petit appartement de jeune fille à elle qu'ils vivent entre les malles qui leur servent de bibliothèque lorsqu'ils ne sont pas dans le Midi.

C'est lui le boneme, le désordonné, le dépensier, le garçon qui travaille la nuit et qui dort jusqu'à midi, mais c'est elle qui est issue d'une famille d'artistes, puisqu'elle est la fille du comédien Henri Rollan.

Ils sont mariés depuis un an mais on a, à les voir, l'impression qu'ils forment un de ces vieux couples soudement installés dans le quotidien, où une femme intelligente, cultivée et active décharge l'homme de toutes les corvées, y compris celle de conduire la voiture, parce qu'il est trop distrait. Et, en même temps, ils ressemblent à une paire d'étudiants en fête.

Il a toujours été premier en composition française et en histoire, dernier en mathématiques : il commence à savoir comme et à ne pas savoir compter. Seulement maintenant, ses compositions se lisent à 100.000 exemplaires, son éditeur se charge des multiplications et son percepteur des soustractions.

Le droit, la peinture ou les mines

— Jacques fera son droit et sera avocat comme moi, disait son père, Me Laurent-Cély, qui parrainait de grands.

— Jacques sera ingénieur des mines et fera un beau mariage, vitait sa mère.

— Serai-je un peintre ou un romancier ? se demandait l'élève indiscipliné du lycée Condorcet.

Avec un camarade de classe, il commença par être journaliste et par écrire à quinze ans, pour 20 francs, des articles fort graves dans un hebdomadaire : *Choc*, dirigé par un colonel. Le camarade est seulement devenu optimiste et a abandonné l'Aurore, l'hebdomadaire et le general ont disparu et Jacques Laurent a été nommé de passer son bachot.

S'il a réussi, c'est parce qu'il est remarquablement persévérant, ou cette fois examinateurs en ont eu assez de le retrouver à chaque session.

Il se souvient encore avec angoisse d'un oral de géographie où on lui demanda de tracer le contour de l'Amérique et d'en indiquer les principales productions. Il le dessinait au tableau noir, il se dessinait.

— Elle a une drôle de gueule, mon Amérique. Et qu'est-ce qu'ils peuvent bien produire dans ce coin ? Des bisons, ça c'est un fait. Et du colza, sûrement du colza, il y en a partout.

Au bout d'une demi-d'heure il livra à l'examinateur épouvanté un continent où il manquait simplement le golfe du Mexique et qui produisait exclusivement de la pellicule au Nord et du colza au Sud.

Depuis, ses connaissances en géographie ne se sont pas sensiblement améliorées, et son plus long voyage l'a conduit en Suisse où il a passé 48 heures ! Mais la peinture et l'imagination s'étaient alors à lui, cela signifie d'abord écrire. Si on l'empêchait d'écrire, je crois qu'il exploserait.

Ses parents, désolés, désapprouvaient naturellement l'étrange entêtement de leur fils unique à déconsidérer une famille qui s'honore d'avoir quelques liens avec Paul Bourget. Et ils avaient bien raison, comme tous les parents qui s'opposent à laisser leurs enfants s'engager dans des carrières dites artistiques ou littéraires.

Si les dits enfants n'ont pas l'énergie nécessaire pour passer outre, quitte à crever de faim pendant quelques années, ils ne sont pas faits pour ces champs de bataille.

Il rencontra un jour un camarade de Condorcet, Charles Premanart, qui cherchait lui aussi un moyen de gagner de l'argent. Ils décidèrent ensemble de se lancer dans l'édition, empruntèrent à droite et à gauche, signèrent des traites et commencèrent par imprimer un roman d'Edgar Poe. On avait pris soin d'indiquer le nom de l'auteur en caractères minuscules et d'ajouter, en grosses lettres : « Traduit de l'américain. »

C'était une sorte d'imposture ? D'accord. Quand on a eu vingt ans pendant l'occupation, il y a des mots qui perdent leur sens et des sentiments bien démodés. Que deux garçons jeunes et avides d'argent n'en aient pas fait d'autres, en 1946, plaide plutôt en leur faveur. D'ailleurs, quand ils éditèrent ensuite les *Mémoires d'un Ane*, ils n'essayèrent pas de faire croire qu'il s'agissait d'un nouveau Walt Disney, vous savez ? La comtesse de Ségur se vend toujours.

Enivré par ces succès, Fremanger caressa des projets grandioses que Jacques Laurent désapprouva. Ils se séparèrent et, quelques mois plus tard, l'éditeur assez vite retrouver son ami.

— Puisque *Autant en emporte le vent* et *Ambre* font des succès, il faut essayer d'écrire la même chose en français, dit-il.

— Pourquoi pas ? répondit Jacques Laurent.

— Tu vas charger ?

— Non. Je n'ai pas un sou, il faut au moins quatre mois, avec quoi es-tu que je vivrai pendant ce temps-là ?

Fremanger proposa une petite mensualité et de lui payer une secrétaire.

Et, pendant cinq mois, Jacques Laurent dina l'après-midi les aventures de Caroline, et écrivit le soir les *Corps tranquilles*. Son premier public fut constitué par sa secrétaire qui protestait lorsque Caroline devenait vraiment trop légère. Alors il inventait vite un subterfuge pour sauver *in extremis* la vertu vacillante de son héroïne.

Le livre une fois imprimé s'avéra invendable.

— Trop gros, disaient les libraires. Prend trop de place !

L'éditeur hésitait entre la faillite et le suicide. L'auteur, lui, n'avait rien risqué mais se désolait pour son ami lorsqu'un soir il représentant qui promenait *Caroline Chérie* à travers Paris rentra triomphant en déclarant :

— J'en ai placé cent !

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, répondit l'éditeur.

Mais le lendemain, Lyon en commandait trois cents, puis deux mille à compte ferme. Bordeaux suivit, et bientôt toute la France. Les deux amis n'ont jamais réussi à savoir, en dépit d'enquêtes sérieuses, pourquoi les Lyonnais furent les premiers à découvrir Caroline.

Me Laurent-Cély, horrifié, félicita sombrement son fils d'avoir eu au moins le tact de choisir un pseudonyme et fut longtemps avant d'avouer à ses confrères qu'il était, en quelque sorte, le beau-père de *Caroline chérie*.

Maintenant, Jacques Laurent est délivré des romans à 20.000 francs, mais pas de ses démons. Il a le sentiment d'avoir beaucoup de choses à dire et il les dit.

Il dicte à sa femme, il dicte à sa secrétaire.

Pendant qu'il écrivait, au jour le jour « Le Fils de Caroline chérie » qui passait dans même temps en feuilleton dans *France-soir* (1), il découvrit en lisant un livre de médecine qu'il souffrait d'une appendicite gangréneuse.

« Voyons, se dit-il, j'ai huit jours d'avance. Vendredi je me prendra trois jours, nous sommes dimanche, donc je convoque ma secrétaire pour jeudi à la clinique. »

Caroline et l'appendicite

Il fit sa valise, se présenta chez son médecin et lui dit :

— J'ai une appendicite gangréneuse. Vous pouvez m'opérer demain matin ?

— Quoi ? dit le médecin, ahuri. Mais vous n'avez rien du tout, mon pauvre ami. Vous n'avez que de mauvaises lectures et beaucoup trop d'imagination.

Ce n'est pas l'avis des lecteurs de Cecil Saint-Laurent. Quant à eux, beaucoup moins nombreux, de Jacques Laurent, quelques lignes de François Mauriac dans le *Figaro* les ont brusquement multipliés. A la suite d'un article où le jeune écrivain prouvait que Sartre était le successeur naturel de Paul Bourget, Sartre a gravement réfuté, au cours d'une conférence.

De temps en temps, un de ses amis, soucieux, lui dit :

— Tu sais que la Bourse baisse ?... Et l'or a pris deux points hier !

— La Bourse baisse, c'est bien ennuyeux ! se dit Jacques Laurent. Et l'or monte, c'est bien fâcheux !...

Il est déjà prêt à se tourmenter, à perdre trois kilos en dix minutes et puis soudain il s'écrie, enchanté :

— Mais je n'ai pas d'actions. Je n'ai pas de titres ? Et je n'ai pas d'or non plus, d'ailleurs !

Il dépense allègrement tout ce qu'il gagne parce qu'il est typiquement un ambitieux de son époque pour qui l'argent est un moyen et pas un but. Un moyen d'avoir une voiture américaine, de vivre généralement dans le Midi où il se porte mieux qu'à Paris parce qu'il est délivré du courrier et du téléphone, un moyen de payer facilement son tailleur, un moyen d'éliminer les soucis qui empêchent de penser.

Des enfants livrés à huit ans

Il a aussi de son époque le sens de la publicité, l'avidité et les nerfs trop fins des sensitifs. Il veut tout : le succès populaire et l'autre, la fortune mais pas ses traces, l'amour mais pas ses complications, des enfants mais livrés tout prêts à huit ans. Et pour acheter tout cela, il sait qu'il faut payer, payer avec du travail. Encore qu'en ce qui concerne les enfants, le problème reste entier.

Il a un goût prononcé pour les confidences féminines dont ses lectrices l'abreuvent d'ailleurs généreusement, surtout lorsqu'elles apprennent à leur mari que femme ; il a la passion des vêtements étranges et fait exécuter pour lui par un tailleur de sa femme les chemises et les shorts qu'il dessine lui-même et que son tailleur refuse énergiquement de réaliser, il est à la fois fantaisiste et réaliste, fragile et dur.

C'est Alexandre Dumas avec le physique d'Arthur Rimbaud, la volonté de devenir Balzac et le charme de Mickey Mouse.

(1) *François Giroud n'est pas très gentille, puisqu'elle cite* France-soir *et pas* France Dimanche, *où, en plus, elle a, par deux fois, cité Caroline chérie, elle, a paru dans* France Dimanche. — *N.D.L.R.*

Cecil Saint-Laurent et Martine Carol.

Cecil Saint-Laurent dessine lui-même ses chemises (d'été).

KLÉBER HAEDENS

(*Suite de la page 9.*)

se défend très bien. Mais il est évident qu'un écrivain devient absurde lorsqu'il écrit, comme M. Jan van Dorp : « Seule, le *Justice* lutterait encore. » La grammaire n'est souvent pas autre chose que l'expression codifiée du bon usage.

M. Georgin est naturellement un grand pourfendeur de pléonasmes,